

L'histoire se répètera.

Depuis quelque temps nous avons entamé une campagne implacable contre un membre du gouvernement Laurier que nous croyons nous aussi à notre tour dangereux. Cet homme n'est pas libéral et ne l'a jamais été ; nous sommes convaincu qu'il s'est donné mission d'étouffer le libéralisme dans cette administration dont nous attendons le progrès et l'avancement du pays ; nous savons qu'il n'a d'autre rêve que d'émasculer les ambitions libérales qu'il considère comme contraires au fonctionnement régulier d'un gouvernement payant suivant sa conception. Nous avons crié gare et ou nous a répondu par des coups de pierre comme c'est trop souvent le cas du pauvre chien de garde qui s'obstine à réveiller son maître pour lui signaler un danger que celui-ci ne conçoit pas.

Qu'est-il arrivé ?

Dépuis ce premier débordement d'invectives d'objurgations, d'accusations contre nous, le ralliement s'est fait sur le terrains que nous indiquions. Les vieux libéraux ont vu qu'on les menait à la ruine du libéralisme, qu'on conspirait pour étouffer dans leur source toutes les aspirations libérales et maintenant on ose avouer que nous avions raison.

Chaque jour amène une recrue nouvelle dans l'armée de ce qui veulent conjurer le pouvoir de l'Homme Fatal.

Voilà ce que nous avons fait quand il fallait un certain courage pour le faire. Ah ! il est infinité plus facile, plus agréable et plus payant de courtiser le pouvoir et de ramasser les miettes de la table des heureux du jour. La tâche est douce lorsqu'il n'y a qu'à dire bravo à tout discours et bien à toute signature.

Est-elle aussi noble que la nôtre, nous ne le croyons pas.

En tout cas, rien de ce qu'on a pu nous dire, rien de ce qu'on pourra nous faire ne parviendront à amener dans notre conduite une déviation quelconque.

Nous avons voué notre œuvre au triomphe des libertés populaires et nous nous sommes lancés corps et âme dans le triomphe de ces libertés.

On ne fait pas d'omelette sans casser ses œufs, nous en avons cassé et nous en casserons encore ; mais rien ne troublera notre parfaite sérénité qui dérive de la rectitude de nos sentiments et de la sincérité de nos convictions libérales.

VIEUX-ROUGE.

UN COMPLÔT

Voici la définition la plus concise la plus condensée du mot politique : art de gouverner un Etat, de conduire les affaires d'un pays, de diriger une société selon sa loi normale et pour son plus grand bien.

Ainsi comprise et ainsi pratiquée, la politique, à la fois science, art et puissance, peut valoir aux peuples la prospérité, et l'immortalité à ceux qui les conduisent.

Hélas ! jusqu'à ce jour et dans aucun pays, nul peuple, nul politique célèbre n'a pu atteindre à sa récompense réservée aux nations bien gouvernées et aux chefs honnêtes.

Notre malheureux pays moins que les autres.

C'est que chez nous, la politique est avant tout une carrière, un moyen de domination, un instrument de cambrioleur pour forcer la caisse publique.

Plusieurs de nos hommes politiques sont tarés et ne rêvent qu'à s'asseoir autour du banquet fourni par le peuple, qu'à s'empiffrer des mets généreux que cette collectivité débonnaire et sotte lui sert à ses frais, et en récompense de quoi on lui laisse la vaisselle à laver.

A ceux qui, candides, se refuseraient à croire que nos grands hommes s'occupent d'autre chose que de leurs intérêts propres, à ceux qui ne peuvent imaginer que les ministres, parvenus au terme de leurs ambitions, puissent trahir le peuple au profit de leurs inasouviessables appétits, nous signalerons la manœuvre ou plutôt la trahison que nos chefs libéraux sont en train de comploter.

Il est à peu près convenu que Sir Adolphe Chapleau, le parangon du conservatisme, qui, selon la logique et la prudence la plus élémentaire, devrait être expulsé de Spencer-Wood, va au contraire y être installé de nouveau pour un